

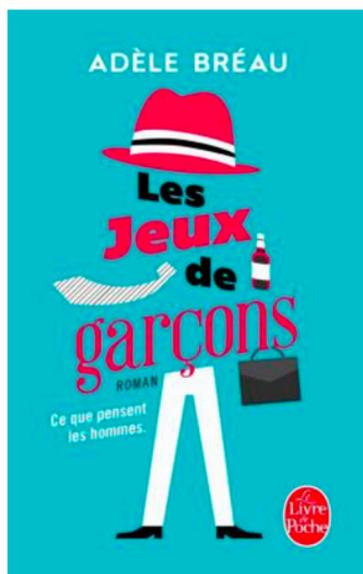
ADÈLE BRÉAU

Le Livre de Poche

Les Jeux de garçons

ROMAN

(La Cour des grandes, *saison 2*)



Le Livre de Poche remercie les éditions JC LATTÈS pour
la parution de cet extrait

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2015.
ISBN : 978-2-253-09862-1 – 1^{re} publication LGF

À Guillaume

« L'Homme est un loup pour l'homme.
Et surtout pour la femme. »

Dirty Dancing, 1987

Le décor

South Pigalle, néo quartier branché parisien. Les familles bobos y évoluent entre bistrots trendy, boutiques dernier cri et pâtisseries arty venus remplacer les bars à hôtesse d'autrefois.

Les personnages

Max (*marié à Mathilde*) : au chômage et englué dans ses problèmes conjugaux, il peine à trouver une issue à sa crise identitaire.

Adrien (*séparé d'Alice*) : dentiste, aujourd'hui à la colle avec une jeune fille, il a été le premier surpris par le démon de midi.

Christophe (*marié à Lucie*) : homme d'affaires ambitieux, père et mari à l'ancienne.

Vincent (*marié à Éva et meilleur ami d'Adrien*) : toujours en déplacement, il ne fait que croiser sa femme à laquelle il rêve de faire un enfant.

Fred (*célibataire*) : bourru au cœur tendre, il est le chef reconnu d'une des bonnes tables de Paris, et le patron d'Alice, c'est aussi son meilleur ami.

Jacques (*célibataire*) : un peu musicien, un peu rêveur et plein d'utopies, Jacques est le plus jeune de ces « garçons ». Pressé d'entrer enfin dans la cour des grands, il cherche un sens à donner à sa vie.

Mathilde (*mariée à Max*) : le modèle type de la working mum. Cadre dans un grand groupe et mère de deux petits garçons, elle jongle avec les emplois du temps.

Alice (*séparée d'Adrien*) : timide mais obstinée, elle s'investit dans son métier de chef cuisinier et l'éducation de son ado. Sa vie amoureuse est un désert.

Lucie (*mariée à Christophe*) : riche, élégante, à la tête d'une famille nombreuse et d'une boutique pour enfants, elle dirige son petit monde en véritable ministre de la planification.

Éva (*mariée à Vincent*) : Insatisfaite dans son travail, elle désespère de connaître un jour la maternité.

LA RENTRÉE

— Ouvre la bouche.

Vincent était installé dans le fauteuil dernière génération acquis par Adrien lorsque celui-ci avait subitement décidé de refaire intégralement son cabinet en même temps que sa vie il y a près d'un an. Au-dessus de lui se déroulait la lente ascension d'une dune par un groupe de nomades. Adrien jurait que ces vidéos impersonnelles et plutôt inintéressantes avaient des vertus relaxantes pour sa patientèle, ainsi qu'il appelait les pauvres bougres dont il martyrisait les muqueuses depuis près de deux décennies.

Autour du cou de Vincent s'étalait, fièrement, une serviette de papier qui lui rappelait les bavoirs de ces bébés dont il commençait à ne plus supporter la simple évocation, tant Éva avait développé à leur sujet une obsession qui virait, jour après jour, à la folie.

Adrien se pencha au-dessus de lui pour aligner, méticuleusement, les petits objets pointus et

rutilants qui viendraient tôt ou tard s'introduire dans son émail, et Vincent eut alors le temps, laissant les nomades à leur ascension silencieuse, d'apercevoir pour la première fois depuis longtemps le crâne de son ami. Autrefois fort touffue, la chevelure d'Adrien était aujourd'hui éparsée, ce qu'il cachait habilement en ébouriffant sa tignasse, qu'il prenait soin de garder longue et hirsute afin de cacher la misère des ans. Quand cela avait-il bien pu commencer ? Vincent se souvenait des rires de leurs camarades de lycée quand Adri peinait à écraser sa légendaire toison qui le désespérait. Vingt ans plus tard, Brice, Nicolas, Julien et les autres s'étaient peu à peu éloignés jusqu'à disparaître totalement du théâtre de leurs vies. Adri et Vincent, en revanche, avaient continué à se voir grâce à leurs femmes, devenues très amies, mais aussi aux dents de Vincent qui aurait refusé de changer de praticien quand bien même lui eût-on proposé celui du roi du Qatar tant sa phobie de la roulette lui faisait redouter les gestes d'un dentiste inconnu.

Il balaya du regard cette pièce cent fois visitée pour constater que, de l'ancien cabinet, il ne restait rien d'autre que le cube à photos, aujourd'hui opaque et usé aux coins, qui renfermait les sourires de Laura enfant et même quelques clichés d'Adri et Alice au temps de ce bonheur qui leur fut tellement envié. Les murs fraîchement repeints étaient vierges des dessins d'enfants qui les ornaient autrefois, et le bureau

de bois rapporté de la maison de campagne familiale par les deux compères un dimanche d'hiver avait laissé place à un immense plateau de verre posé sur des tréteaux qui avait ôté toute chaleur à la pièce. Mais venait-on chez le dentiste pour siroter un chocolat chaud ?

Certes pas.

Alors qu'Adrien s'apprêtait à plonger avec une satisfaisante cruauté vers les molaires terrorisées de son ami, la porte s'était violemment ouverte.

— Hello, bébé !

Juliette, la jeune compagne d'Adrien, cause indéniable du saccage de sa vie conjugale, entra sans aucune gêne, escortant une jeune fille brune, lippue et fort nonchalante. Pourtant, derrière elles, Vincent eut le temps d'apercevoir Chantal, la fidèle assistante d'Adrien, qui avait subi la séparation de son patron plus difficilement encore que Laura, l'enfant unique du couple que la quinquagénaire avait tant de fois gardée près d'elle dans son petit bureau. Elle vouait à « la pétasse », ainsi qu'elle l'appelait lorsque Adrien n'était pas là, une haine et un mépris féroces. Sentiment visiblement partagé puisqu'à ce moment précis, ladite pétasse ne semblait pas avoir pris la peine de lui demander l'autorisation de pénétrer en ces lieux lorsqu'elle avait vu que son « amoureux » se trouvait en présence d'un ami.

Chantal partit en secouant la tête, les sourcils froncés, non sans avoir signifié à Vincent, plus censé pensait-elle que son nigaud de patron

aveuglé par tant de jeunesse ennemie, qu'elle en avait vraiment ras le bol non mais si ça continue je vais pas rester il faut qu'il comprenne vous lui direz, hein ?

Oui, Chantal.

Vaine promesse. Entre hommes, on ne se faisait pas la morale. On avait assez des femmes pour cela, des mères, des assistantes. Non, entre hommes on se serrait les coudes, on faisait passer le plaisir avant tout, on profitait au maximum de ces rares respirations que vous offrait la vie avant de retourner vers le devoir, celui qu'on s'était imposé Dieu sait pourquoi. Celui dont on pensait que c'étaient ces foutues bonnes femmes qui étaient parvenues à nous y piéger.

Vanessa mâchonnait un chewing-gum sans détacher son regard vide de Vincent, subitement mort de honte. Comment virer ce bavoire tout en ayant l'air naturel ? Elle portait un jean slim qui moulait son opulent et juvénile fessier, et un tee-shirt sans manches qui ne cachait rien du fait qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Lorsqu'elle se pencha vers lui pour lui claquer deux bises en même temps qu'elle énonçait laconiquement son prénom, il put confirmer en lui-même la divine absence, et même jouir de la béate vision de ces deux globes pleins qui se trémoussaient devant ses yeux. Une érection douloureuse vint gonfler son pantalon de costume Dior sur mesure. Il croisa maladroitement les jambes et tenta de se relever, prenant conscience de son

ridicule, allongé qu'il était sur ce grotesque fauteuil de dentiste pendant que deux nymphettes tournoyaient autour d'eux.

Adrien, pourtant habitué, n'en menait pas large non plus. Sa compagne lui donnait du bébé en gloussant et lui, rougeaud, semblait aussi ébahi qu'au premier jour qu'une telle jeune femme accepte de partager sa couche presque aussi souvent qu'il en éprouvait le besoin.

— On va boire un verre après votre séance ? minauda Juliette.

Adrien interrogea Vincent du regard, lequel haussa les épaules. Pourquoi pas.

— Je termine le dentier de monsieur et on se retrouve à la Mascotte ?

Salaud.

— Oh non, pas la Mascotte, c'est un truc de vieux. À base d'huîtres et compagnie. On va à l'inauguration d'une terrasse éphémère à Bastille. Je suis invitée pour mon blog. Je t'envoie l'adresse ?

Comment diable une terrasse pouvait-elle être éphémère, s'interrogea Vincent sans toutefois oser poser la question. Il irait sur Internet plus tard pour comprendre.

— On fait comme ça. À tout à l'heure, les filles !

Et il approcha alors ses lèvres de celles de la blonde liane, qui sortit sa langue indécente des siennes pour la mêler à celle d'Adrien. Loin d'être gêné par ce geste, celui-ci appuya au contraire ce

baiser en tenant fermement les fesses de la jeune fille pendant que Vanessa tripotait son téléphone, occupée à répondre à ses nombreux amis plus ou moins virtuels.

Lorsqu'elles furent parties, Adrien, recouvrant ses esprits, se tourna vers son vieux copain.

— Elle me rend dingue.

— Je sais.

*

Le jour déclinait en ces heures entre chien et loup que Vincent appréciait tant. Adrien avait miraculeusement trouvé un petit canapé blanc sur lequel ils pouvaient siroter leurs cocktails en conservant une certaine contenance alors que la foule alentour, des jeunes pas même trentenaires, dandinaient leurs séants recouverts d'étranges pantalons bigarrés, de cuir ou de micro-shorts indécents, au rythme d'une musique lounge qui n'allait pas tarder à se rythmer plus encore à mesure que le jour laisserait place à cette chaude nuit offerte par l'été indien. Tous semblaient jouir de cette soirée avec le désespoir de ceux qui savent que, bientôt, il allait falloir affronter une nouvelle année, ses impôts, ses objectifs financiers, ses longues soirées d'hiver à ne savoir que faire d'un froid qui les enfermerait dans leurs appartements en attendant que la fête reprenne ses droits.

— Tu bois quoi ?

— Un spritz.

— C'est quoi ces conneries ? Je ne t'ai jamais vu boire autre chose qu'un double whisky.

— C'est Juliette, elle trouve que ça fait vieux schnock. Genre 007. D'ailleurs, tu ne le croiras pas mais elle ne savait même pas qu'il y avait eu d'autres acteurs que Pierce Brosnan et Daniel Craig qui avaient joué James Bond.

— Mais non ! On leur apprend quoi, à l'école ?

— Mec, elle n'a même pas vu les *Parrain*.

Vincent secoua la tête avec dépit. Où allait-on... C'était bien la peine de se gaver de séries si c'était pour ne pas connaître ses classiques. Des séries, il en regardait pourtant de plus en plus avec Éva. Leurs soirées étaient maintenant toutes calquées sur le même modèle. Lorsqu'il n'était pas en mission, ou retenu au cabinet, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent – sans qu'il sache vraiment si c'était la fatalité qui voulait ça ou bien son subconscient qui l'éloignait de cette étouffante relation conjugale –, il rentrait vers 21 heures. Alors, ils commandaient des plats qu'ils avalaient en silence devant les épisodes des nombreuses sagas qu'ils avaient choisi de regarder ensemble parce que c'était une des seules choses qu'ils arrivaient encore à partager. Quelques soirs par mois, Éva l'avertissait qu'elle était en pleine période d'ovulation. Alors, ils gagnaient leur chambre comme on part au combat, l'un et l'autre conscients de la désespérance de ce ballet

mécanique auquel devaient se livrer leurs corps. Ils ne savaient même plus s'ils avaient envie l'un de l'autre tant l'obligation de l'acte avait pris le pas sur tout le reste. Souvent, son désir s'enfuyait pendant qu'il accomplissait ses va-et-vient de missionnaire sur cette femme qui lui ordonnait de venir vite, vite, et déposer sa précieuse semence en son corps martyrisé par les traitements. Ces soirs-là, alors qu'il s'efforçait vainement de durcir à nouveau, en tripotant nerveusement un sein, son sexe morne, Éva s'impatientait puis décidait, excédée, qu'il n'y arriverait plus – ce en quoi elle n'avait pas tout à fait tort. Alors, elle lui tournait le dos, pleurait sans bruit, et il sentait combien elle le haïssait pour cette impuissance à lui donner ce qu'elle désirait tant.

Il repartait dans le salon, presque soulagé, et se touchait en silence devant son iPad, excité par le regard lubrique des femmes comme Vanessa qui avaient toujours hanté ses fantasmes d'aussi loin qu'il se souvienne, lorsqu'il feuilletait ses premiers *Lui*, planqués dans le tiroir du petit secrétaire de la chambre parentale.

Au loin, Vanessa trémoussait ses seins libres de toute entrave au rythme de la musique choisie avec soin par ce DJ qui, c'était évident, avait un rôle de la plus haute importance, plus important en tous cas que celui d'un avocat quadragénaire engoncé dans son costume et ses souliers vernis sur la terrasse éphémère d'un bar à la mode de

la Bastille auquel il était parvenu à accéder grâce aux relations d'une influente blogueuse tendance.

Vanessa avait investi ses pensées.

Ses lèvres couvertes de gloss, près de son oreille, le suppliant de la pénétrer.

Son cul tendu, promesse d'une jouissance qu'il n'avait plus ressentie depuis de longs mois.

Du sexe gratuit, volé aux tracas du quotidien, de celui qui vous faisait oublier les dossiers, les clients infects, les collaborateurs vantards, les voyages en Eurostar, les notes de frais entassées dans le portefeuille, les films de cul achetés en VOD dans des hôtels sinistres aux frais de l'employeur parce qu'à force de bosser jusqu'à 4 heures du matin il méritait bien ça et que c'était toujours mieux que de descendre se taper une fille de joie.

Il était marié.

Vanessa lui souriait, entortillant une mèche de ses cheveux autour de son index french-manucuré, et les visions obscènes ne cessaient d'affluer à son cerveau tandis qu'Adrien continuait de lui raconter Dieu sait quoi.

C'était une plouc, comme lui. Il les aimait faites sur ce modèle vulgaire et clinquant bien qu'il se soit toujours interdit d'afficher ce goût douteux pour les filles fluo-nichonnées qui vont au coiffeur, ornent leurs paupières de bleu pailleté et tatouent leur pubis d'ailes de papillons.

Le petit Portugais avait fait du chemin, depuis la loge qu'il occupait avec ses parents dans le

bel appartement de l'avenue Victor-Hugo. Il était allé dans les mêmes écoles que les bourgeois du quartier qu'il honnissait, puis au même lycée alors qu'ils continuaient de se foutre de lui. Il avait porté leurs vêtements, que leurs parents déposaient avec condescendance chez Marie, sa mère adorée, laquelle les acceptait avec cet air de contrition qui le rendait fou, déjà. Pardon, Marie, de vous déranger un dimanche, mais j'ai oublié mes clés vous me donneriez le double ? Marie, vous faites des ménages ? Voyons, Marie, vous avez laissé passer des démarcheurs ; il faut faire attention, vous n'étiez pas à votre poste ? Vous avez fait l'escalier, non parce que, franchement, ça ne se voit pas. C'était le prix à payer pour ces foutus vêtements déposés par dizaines dans d'épais sacs en carton siglés des maisons de haute couture. Certains portaient encore l'étiquette du magasin. Les cons.

Il avait appris à pédaler sur le vélo du petit Fabrice du cinquième terrasse, ce connard qui le martyrisait parce qu'il avait l'outrecuidance d'habiter dans le même immeuble que lui alors que ses parents étaient des ploucs, des Portugais, et lui un fils de concierge. Il avait pourtant les mêmes livres de cours, les mêmes professeurs, et les mêmes baskets que ses grands frères. Sur ce vélo, il avait un jour appris à rouler sans les petites roues, dans le bois de Boulogne, un dimanche matin ensoleillé de printemps. Son père et lui étaient partis de bonne heure, entre hommes, pour essayer le bel

engin flambant neuf que Fabrice n'avait même pas daigné étrenner parce que son parrain lui en avait offert un plus beau. Rafael, son père, l'avait lâché et Vincent avait éprouvé ce sentiment de liberté et d'indépendance que, toute sa vie, il s'efforcerait de retrouver. Oui, il avait senti la satisfaction enivrante de conduire seul, de tenir le guidon, d'avancer sans l'aide de personne, et n'avait pas répondu aux cris de son père qui, inquiet derrière lui, claudiquait tant bien que mal dans sa direction. Il avait su alors qu'il ferait tout pour s'offrir le vélo, l'appartement, la femme, les vacances qu'il souhaitait, sans avoir à baisser la tête et à remercier des Fabrice. Cette liberté-là passerait par l'argent qu'il gagnerait coûte que coûte. Il en avait pris conscience et dès lors il s'était imposé cet objectif durant toute la décennie qui avait suivi. La journée des petites roues avait marqué le restant de ses jours.

Le petit Vincent avait customisé le vélo, collé sur toute sa surface des étiquettes Panini de joueurs de foot puis s'était enfermé avec ses livres qu'il partageait avec les bourgeois du quartier. Au collège, il avait occupé le premier rang des salles de cours, essuyé sans broncher les quolibets des agités du fond de la classe qui le traitaient de fayot, et fait la fierté de ses parents en accumulant les bons résultats scolaires et les éloges de ses professeurs. Ah, s'ils pouvaient tous être comme Vincent !

Pourtant, cette réussite demeurait empreinte d'une colère qu'il croyait étouffée mais qui, une fois les lumières éteintes en présence de ces filles qu'il cachait mais qui affolaient ses sens, se réveillait avec une violence qui le laissait coïvoire honteux, une fois l'acte achevé.

En troisième, il était parvenu à séduire Constance, la jolie pianiste aux tresses impeccables et col Claudine qui se chamaillait avec lui la première place du tableau d'honneur. Et il avait eu sa revanche. Ainsi, lui, le Portugais, pouvait poser ses pattes de prolo sur les filles de bonne famille. Il avait vu la haine dans le regard des autres types et, depuis, il n'avait cessé de mettre un point d'honneur à assortir ses costumes élégants au port de tête aristocratique des femmes racées au cul souvent plat qu'il ne désirait pas. Mais cela n'avait pas d'importance.

Et puis il y avait eu Éva, rencontrée sur les bancs de la fac, en première année de droit avant qu'elle ne bifurque vers le journalisme. Elle lui avait paru offrir ces deux facettes en une seule femme. Lorsqu'ils avaient fait l'amour, cette « fille de » dédaigneuse de sa naissance qui aimait rouler ses clopes lui avait donné beaucoup de plaisir et il s'était dit que c'était la bonne. Ils avaient vécu deux ans de passion charnelle, d'après-midi passés à refaire le monde dans des bistrots, à boire des pressions en discutant politique, ponctuant leurs envolées de baisers enflammés sous le regard blasé des garçons de café qui en avaient vu

d'autres et savaient bien que ces élans finiraient par s'éteindre à petit feu devant un écran plasma et des plateaux-télé préparés à la va-vite.

Souvent, les deux jeunes gens décidaient d'investir le mas provençal du père d'Éva, célèbre éditorialiste dans un quotidien de gauche. Comme convenu dans ses plans, Vincent avait passé son permis quelques semaines seulement après sa majorité, et tapé dans l'enveloppe kraft offerte par Rafael à sa majorité pour s'acheter une vieille bagnole brinquebalante qu'Éva et lui baptisèrent Caroline, prénom qui revenait tellement souvent dans leurs conversations que d'aucuns eussent pu croire qu'ils discutaient de leur enfant. Caroline fut le témoin du bonheur de ces deux jeunes adultes pleins de rêves, à l'aube de leur vie. On sera riche, tu verras. Mais je m'en fiche, moi, d'être riche, riait-elle en glissant, mutine, la main dans son caleçon pendant qu'ils roulaient sur les petites routes qui les menaient à leur bonheur. Bien sûr qu'elle s'en fichait, elle avait toujours vécu sans peur du lendemain, partageant son temps entre le superbe duplex paternel de la place Saint-Sulpice et le très honorable appartement de sa mère caché dans une impasse fleurie du quartier Saint-Georges. Pourtant, lorsqu'elle était venue pour la première fois dans la loge, Vincent avait beau savoir qu'Éva l'aimait plus que tout, et que jamais elle ne jugerait sa condition familiale dont, par ailleurs, il lui avait déjà longuement parlé, il avait eu peur. Peur que sa

mère dérape, que la loge sente la nourriture, que les bibelots soient de trop non quand même ces petits animaux en faux diamant c'est pas possible, maman. Mais Marie et Éva s'étaient adoptées dès le premier regard, et il avait été soulagé. Marie l'aimait tant, ce fils unique dont elle ne s'était jamais séparée plus de quelques jours, la boule au ventre lorsqu'il fallut bien qu'il parte en colonie ou en classe verte parce que, le pauvre, déjà, partait si peu en vacances. À mesure qu'il grandissait et se dirigeait vers cet âge d'homme qui allait lui ôter son enfant chéri, elle n'avait cessé de faire le deuil du petit garçon de quatre ans qu'il avait été, et qui se blottissait le soir dans ses bras en lui murmurant qu'elle était si belle et combien il l'aimait. Je serai toujours là pour toi, maman.

Éva ne priverait pas Marie de son fils, comme beaucoup de brus le faisaient, et elle en avait immédiatement été rassurée. Depuis, elle priait chaque jour le bon Dieu qu'il lui donne enfin un petit-fils à l'image du bambin qui fut le grand amour de sa vie.

— Tu t'en vas ?

Il venait de régler avec sa carte Gold, négligeant de vérifier l'addition parce que ça faisait pauvre, et allait rejoindre Adrien, lorsqu'il était tombé nez à nez avec Vanessa.

— Oui, j'ai des dossiers à terminer au cabinet.

— Ça peut attendre demain, non ? Tu ne veux pas danser ?

Dans sa poche, son portable vibra. La réponse d'Éva à son message. Il l'avait avertie qu'il rentrerait tard, voire pas. Bloqué sur une affaire. La perspective de lire le texto le crispait. Vanessa, elle, souriait. Sur son visage, nulle trace d'angoisse, de frustration, de mépris, de ces sentiments qui s'étaient cruellement inscrits sur celui d'Éva. Ses grands yeux encombrés de khôl et de faux cils très apparents ne cachaient rien du désir qu'elle semblait éprouver à son encontre. Sans qu'il en fût conscient, son regard balaya alors une nouvelle fois la plastique gironde de la jeune fille. Son parfum lourd éveillait plus encore son ardeur. Il connaissait cette odeur, elle lui rappelait la sueur, les râles, l'abandon de son corps uni à celui d'une fille légère ramassée au comptoir d'un quelconque rade miteux avant Éva. Il était dur, et peinait à trouver ses mots.

— Ça n'a jamais été mon truc, la danse, tu sais. Et puis avec cette tenue de pingouin, je suis pas sûr...

— Tu veux aller boire un verre ailleurs, alors ?

Elle s'était approchée de lui, désinhibée par les cocktails qu'elle avait enchaînés au bar à concombre, que lui avaient offerts d'autres types irrésistiblement attirés par son décolleté, espérant, en vain, atterrir là où Vanessa lui proposait d'aller.

Plus loin, Adrien avait collé sa bouche contre le cou de Juliette, qu'il tenait fermement et par-derrière, tandis que la belle devisait frénétiquement

avec les gars qui, semblait-il, avaient organisé la soirée. Les yeux mi-clos, il se dandinait bêtement d'un pied sur l'autre au son de la musique dont les basses tambourinaient de plus en plus fort. S'il partait sans le prévenir, Adri ne lui en voudrait pas, c'était certain. Peut-être même Vincent pourrait-il, le lendemain, lui assurer qu'il lui avait dit au revoir. Mais enfin Adri t'étais bourré ou quoi je suis venu te voir pour te dire que je retournais au cabinet. Ah, tu dois avoir raison.

Avant de risquer d'être aperçu, il saisit la main de Vanessa et se dirigea avec détermination vers la sortie. Sur le chemin, ils croisèrent nombre de couples qui, échauffés comme eux par la moiteur de cette nuit d'été qui s'en allait, frottaient leurs corps les uns aux autres en laissant échapper des soupirs sans se soucier du monde alentour.

Puis, n'y tenant plus, Vincent plaqua brusquement la jeune fille contre un mur, étreignant avec fermeté ses poignets dont la multitude de bracelets s'entrechoqua, colla son bassin au sien et, terrassé par le désir, fondit vers ces seins qui le narguaient si cruellement.

Dans sa poche clignotait le message d'Éva :
Rentre, s'il te plaît.